

SILVIA-MARINESCU-BÎLCU, *Tîrpești. From Prehistory to History in Eastern Romania*, BAR, International Series 107, Oxford, England, 1981, 187 p., 245 figs et XV pl.

La présente monographie — qui comprend onze chapitres, dont six (I—VI) sont consacrés aux habitats néolithiques et de la période de transition et les quatre suivants (VII—X) aux vestiges de l'âge des métaux (Bronze et Hallstatt), à ceux des Bastarnes (traités par M. Babeș), des Daco-Carpes et des VI^e—VII^e siècles de n.è. — expose, analyse et met en valeur de manière exhaustive les résultats des amples investigations archéologiques pratiquées au long de plusieurs années (1959—1965 et 1968) au lieu-dit « Ripa lui Bodai », sur le territoire du village de Tîrpești (comm. de Petricani, dép. de Neamț). L'ouvrage s'achève par un ample chapitre (XI, p. 126—158) de conclusions archéologiques et historiques, suivi d'une étude substantielle sur la paléofaune néolithique du site de Tîrpești, rédigée par Olga Necrasov et Maria Știrbu.

C'est la première fois depuis la parution de la monographie bien connue de Vladimir Dumitrescu sur *Hăbășești* que la littérature archéologique roumaine enregistre un ouvrage de ce genre et d'une pareille ampleur. C'est qu'une telle entreprise comporte une série de difficultés, dont certaines, en apparence du moins, quasi insurmontables. L'auteur a réussi, toutefois, à les surmonter, autant par la méthode de recherche adoptée et celle de présentation et d'interprétation des matériaux que par sa connaissance approfondie des problèmes « historiques » concernant l'ensemble de la zone et de l'époque respectives.

Le nombre de problèmes abordés par Silvia Marinescu-Bîlcu au cours de l'ouvrage peut, de prime abord, paraître excessif par rapport au sujet (qui n'est que la monographie d'un établissement), justement parce qu'elle y a été conduite, d'un côté, par la multiplication des fouilles archéologiques et des matériaux mis au jour dans des sites et des aires de cultures voisins et parfois apparentés et, d'un autre côté, par la nature et la valeur (souvent très relative) des hypothèses émises sur la base d'investigations plus ou moins restreintes. C'est pourquoi l'auteur s'est sentie obligée de discuter — directement ou indirectement, en détail ou dans les grandes lignes — presque toute l'évolution du néo-énéolithique roumain, en commençant bien sûr par celui de Moldavie et en se basant en premier lieu sur ses propres observations, sur celles fournies par ses longues et minutieuses recherches de Tîrpești, mais aussi sur celles recueillies dans d'autres sites néo-énéolithiques fouillés méthodiquement au cours de ces dernières années. Signalons, dans ce contexte, la vision d'ensemble de l'auteur sur l'évolution du néo-énéolithique anatolo-balkano-danubien et de l'Europe centrale, fondée sur une connaissance approfondie des ouvrages de spécialité, qu'elle maîtrise avec beaucoup de rigueur et ac sens analytique, non sans faire preuve aussi d'un esprit critique des plus incisifs et même d'un penchant pour la polémique, surtout à l'égard de certaines opinions périmées dont les adeptes refusent, contre l'évidence même, de tenir compte des données nouvelles fournies par les recherches archéologiques roumaines. A l'appui de ses hypothèses ou de ses solutions, S.M.B. invoque des arguments d'une logique serrée,

qui s'appuient à leur tour, en premier lieu, sur des matériaux archéologiques, des observations stratigraphiques et des analogies convaincantes. Quel que soit, cependant, le résultat des discussions à venir, il est certain que cette monographie demeurera un ouvrage de référence, qui marque un moment important dans l'évolution de la recherche archéologique roumaine.

Nous ne nous occuperons, dans ce compte rendu, que des problèmes — traités dans l'ouvrage de S.M.B. — qui s'imposent tout particulièrement à l'attention et éventuellement à la discussion. Quant aux autres, qui ne sont d'ailleurs pas forcément de moindre importance, nous nous proposons de les aborder à une autre occasion, dans un contexte moins limité par l'espace typographique et par son but même.

En ce qui concerne les débuts de la vie néolithique en Moldavie, l'auteur soumet à une analyse succincte, mais néanmoins approfondie et critique, une série de problèmes, à commencer par ceux du néolithique ancien. Par analogie avec les habitats similaires de la zone des Portes de Fer, S.M.B. incline à attribuer ces vestiges, considérés par certains auteurs comme attestant la présence d'un néolithique acéramique à l'est du Prut, à des populations épipaléolithiques ou mésolithiques. L'absence de preuves concluantes à l'appui de formes de vie et d'activité réellement néolithiques semble lui donner raison. Non moins convaincants sont les arguments invoqués contre la thèse d'une pénétration ancienne des cultures bugo-dniestriennes à l'ouest du Prut. Sur la base des données connues, l'auteur émet l'idée d'une présence indirecte — par l'entremise de la culture de la céramique rubanée — des éléments bugo-dniestriens dans le contexte du néolithique moldave, préférant s'en tenir aux « réalités connues jusqu'à présent ». Elle admet, en conséquence, comme première culture néolithique de Moldavie, la culture du Criș, « qui comporte pour le moins trois ou quatre phases de développement », suivie de la culture de la céramique rubanée à notes de musique, avec trois phases d'évolution (définies avec prudence, n.n.), dont la dernière est justement celle découverte à « Ripa lui Bodai ». L'existence de cette phase prouve, selon S.M.B., la justesse de la thèse énoncée par H. Dumitrescu selon laquelle « la culture Précecuțeni I est le résultat d'un phénomène d'association et même de synthèse entre deux cultures différentes : la culture de la céramique rubanée et celle de Boian » (l'étape de Greaca, précise l'auteur). Une succession des cultures à la fois aussi serrée et aussi nette rend superflue toute discussion sur les commencements et l'évolution du néolithique ancien, tout du moins sur le territoire de la Moldavie.

Les opinions de l'auteur s'appuient, d'une part, sur un certain nombre de postulats, dont quelques-uns sont du reste discutables, et, d'autre part, sur le refus d'accepter l'hypothèse soutenue par certains spécialistes (E. Comșa), selon lesquels on se trouverait en présence, en Moldavie, d'un aspect Criș datable vers la fin de l'évolution de cette culture. Ainsi, s'appuyant entre autres sur les découvertes de Trestiana, S.M.B. soutient que « l'occupation de la Moldavie

par les tribus Criș a eu lieu bien plus tôt, *probablement dès la fin de la phase III de son évolution*. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la justesse de cette affirmation, qui exclut *ipso facto* l'existence des deux premières phases — telles qu'elles ont été définies jusqu'à ce jour — de la culture du Criș sur le territoire de la Moldavie. Les arguments invoqués par S.M.B. contre la thèse de la présence bugo-dniestrienne à l'ouest du Prut nous semblent, répétons-le, judicieux et convaincants. Ce qui reste à éclaircir, c'est ce qui a existé en Moldavie jusqu'à l'apparition de la culture du Criș (phase III finale). La vie épipaléolithique ou mésolithique s'y sera-t-elle prolongée jusqu'à la formation de cet horizon chronologique? Cela nous semble exclu. Certes, on ne saurait prétendre compléter ces chaînons manquants dans l'évolution du néolithique moldave, tant que des découvertes dans ce sens n'auront pas été faites. Mais les hiatus qui se dessinent doivent être mentionnés comme tels, car autrement on risque de falsifier l'image d'ensemble des commencements de la vie néolithique dans un territoire appelé à jouer, par la suite, un rôle important pour le développement de la vie néo-énéolithique dans l'espace carpatopontico-danubien. Cela d'autant plus que les récentes découvertes du type Proto-Sesklo de Gura Baciului, Circea et Ocna Sibiului projettent une tout autre lumière sur les débuts de la vie néolithique dans la zone carpatodanubienne, rejetant loin en arrière les données initiales de celle-ci, y compris celles concernant l'origine et l'évolution de la culture du Criș, qui jusqu'à il n'y a pas longtemps était considérée comme la première culture néolithique de la région. Les recherches d'Ocna Sibiului ont d'ailleurs démontré que le soi-disant horizon Proto-Sesklo se révèle, autant en Olténie que dans la zone intracarpatique, comme une culture à évolution relativement longue, représentée de façon certaine à Ocna Sibiului-Triguri par au moins trois niveaux successifs d'habitat à céramique peinte spécifique, recouverts par deux niveaux d'habitat Criș, sans céramique peinte, à l'exception de sa céramique monochrome (rouge) polie.

La succession stratigraphique et la nature des matériaux découverts aussi bien à Ocna Sibiului qu'à Gura Baciului (la situation de Circea paraît en quelque sorte comparable, partiellement au moins, à celle de l'aire du groupe macédonien Anzabegovo-Vršnick I) soulève le problème de la première phase du complexe Starčevo (Starčevo I — selon V. Milojević, dont S.M.B. s'est occupée de près par ailleurs (SCIVA, 26, 1975, 4, p. 491 et 591). De toute façon, à la lumière des nouvelles découvertes — mentionnées en partie ici — il apparaît qu'une révision de la périodisation du complexe Criș s'impose, et cela non seulement sur le territoire de la Roumanie, mais dans toute l'aire Starčevo-Criș. Des tentatives dans ce sens ont déjà été faites surtout pour les zones sud-ouest (M. Garašanin et S. Dimitrijević) que pour celles du nord-ouest (G. Trogmayer et J. Makkay) de ce grand complexe culturel néolithique.

Les recherches de Gura Baciului (N. Vlassa) et de Circea (M. Nica) ont donné naissance à des hypothèses susceptibles d'expliquer les rapports de la culture Starčevo-Criș avec le nouvel horizon culturel identifié dans les établissements susmentionnés, auquel sont venus s'ajouter, ces dernières années, les découvertes similaires d'Ocna Sibiului, en voie d'étude et de publication par le signataire de ces lignes. Ainsi, N. Vlassa incline à mettre sur un pied d'égalité l'horizon Proto-Sesklo (niveau I de Gura Baciului) et le Starčevo I de Milojević, tout en laissant entendre que le niveau II (Criș) de Gura Baciului pourrait représenter un développement naturel du premier, à un horizon chronologique « qui n'est pas postérieur à la culture Pré-Sesklo », mais parallèle au « choc cardial » du néolithique de Thessalie. M. Nica, en échange, estime disposer d'arguments (des éléments du type Criș dans le niveau I Circea) l'autorisant à affirmer que « le groupe Criș » serait, chronologiquement, « parallèle aux phases Proto-Sesklo et Pré-Sesklo », de sorte qu'il serait prêt à adopter une chronologie relative semblable à celle préconisée ces derniers temps par les spécialistes hongrois (J. Makkay), notamment sur la base des fouilles de Szarvas (M. Nica, SCIVA, 27, 1976, 4, p. 460).

Deux hypothèses possibles se dessinent ainsi (sans qu'elles soient formulées explicitement, mais nous assumons le risque de les faire) : 1. Celle d'un développement organique de la culture Starčevo-Criș sur des bases Proto-Sesklo, développement peut-être déclenché par le « choc cardial » qui aura donné une impulsion nouvelle au déplacement de certaines communautés Proto-Sesklo vers le nord-ouest, vers le Danube, déplacement dans lequel auront été entraînés certains éléments cardiaux qui favoriseront par la suite un développement « particulier » dans le sens Starčevo-Criș (Starčevo-Körös) de quelques-unes des communautés « transplantées » dans le nouveau milieu ethno-culturel ; 2. Le « choc cardial » s'est exercé concomitamment dans deux directions : a) vers la Thessalie, interrompant pour quelque temps le développement de la céramique peinte ; b) vers les zones danubiennes, où il rencontre déjà des communautés protoseskloïdes avancées (Donja Branjevina), avec lesquelles il « fusionnera », déterminant une évolution spécifique sous la forme des communautés Körös de Hongrie et Criș de Roumanie ; ainsi seront nés, au contact des milieux culturels locaux, les faciès (ou zones) dénommés périphériques, sans peinture, attribués en général (mais peut-être à tort) aux étapes avancées du complexe Starčevo-Criș. Ce ne sont là que deux des possibilités suggérées par la complexité du phénomène connu actuellement sous le nom générique de Starčevo-Criș.

Une tentative réelle — fût-elle partielle — d'élucidation des problèmes oblige à une analyse d'ensemble de l'évolution des communautés néolithiques primitives de la zone balkano-carpatodanubienne, donc à une révision ou une définition plus exacte des manifestations zonales, des étapes et des phases de développement de ces communautés, de leurs rapports culturels et chronologiques, tels qu'ils semblent se dessiner aujourd'hui à la lumière des données offertes par la corroboration de toutes les découvertes, aussi bien anciennes que récentes, faites dans la vaste aire géographique où ces communautés sont attestées. A cette occasion, force sera de soumettre à une analyse nouvelle, minutieuse, toutes les hypothèses formulées jusqu'à ce jour, y compris celles qui sont devenues caduques dans le stade actuel des recherches et des connaissances. La difficulté d'une telle entreprise est, certes, considérable, si l'on songe que le résultat le plus évident de toutes les dernières recherches a été de mettre en doute les termes fondamentaux eux-mêmes du problème.

En ce qui concerne les étapes ultérieures d'évolution des cultures néolithiques de la Moldavie et des zones limitrophes, elles commencent à être plus clairement cernées, en grande mesure grâce aux recherches de ces dernières années de S.M.B. : ce qui permet à celle-ci d'adopter pour les problèmes de cet ordre des positions plus tranchantes. Ainsi, lorsqu'elle souligne avec force le manque de fondement des synchronismes proposés en 1949, maintenus en 1957 et répétés ensuite, en 1978, avec insistance et irritation par V. Milojević, elle s'appuie pour une bonne part sur les résultats des recherches archéologiques effectuées autant chez nous que dans les zones avoisinantes, dûment homologuées par les ouvrages de spécialité, mais que V. Milojević a tendance à ignorer systématiquement. Avec tout le respect dû à la contribution de V. Milojević dans le domaine de la préhistoire européenne, nous ne pouvons ne pas déclarer, à côté de S.M.B., que les synchronismes proposés par lui autrefois — et en premier lieu la concordance Précuteni I — Vinča A — sont depuis longtemps et largement périmés.

A l'appui de son argumentation, S.M.B. aurait peut-être pu insister davantage sur les résultats fournis par les recherches de Transylvanie. L'absence d'une phase ancienne — Vinča A — en Transylvanie centrale, du sud et du sud-est, aujourd'hui clairement établie et en fin de compte acceptée même par les plus fervents défenseurs (N. Vlassa) de la thèse de V. Milojević, ainsi que les synchronismes indiscutables établis entre les éléments précuteniens (Précuteni II) et Turdaș II (= Vinča B 2) de Transylvanie, confirment les synchronismes réels proposés par l'auteur, tout en suggérant une explication possible pour la présence des éléments Vinča relevés par-ci par-là dans les contextes archéologiques contemporains de Moldavie.

Nous avons néanmoins des doutes sérieux en ce qui concerne le parallélisme, proposé par S.M.B., entre les phases Précucuteni III et Vinča C (= « Vinča-Pločnik I », peut-être aussi le début de Pločnik II ». L'auteur n'exclut même pas la possibilité d'un synchronisme, partiel du moins, Précucuteni III-Vinča D, ce qui, dans le stade actuel des connaissances sur l'évolution des cultures de Transylvanie, du Banat et des zones occidentales en général, nous semble exclu. De même, les synchronismes entre Cucuteni A 1—A 2 et Tiszapolgár — Csöszhalom — Oborin — Lengyel III ne concordent pas avec les nouveaux rapports de chronologie relative établis par les recherches de ces dernières années des spécialistes slovaques et hongrois (Pravek Slovenska, II, Bratislava, 1970; Alba Regia, XVI, 1978, p. 28—29) pour les cultures de leurs territoires respectifs.

En échange, nous sommes pleinement d'accord avec les parallélismes établis par l'auteur entre ces premières étapes (A1—A2) de la culture de Cucuteni et les étapes correspondantes (A1—A2) de la culture de Gumelnița. Elle a, de même, raison quand elle exclut les parallélismes Vinča B 1 — Gumelnița A1/A2 et Vinča B 2 — Gumelnița A 2/B 1 — et par conséquent aussi Vinča B — Troie I — proposés par V. Milojević, ainsi que les synchronismes proposés par le même auteur entre Vinča B 1 — C 2 et Troie I—II, qui sont « infirmés, en effet, par les découvertes de Dikili-Tash, Kum Tepe I—II, Mihailiç, etc. ».

En ce qui concerne les méthodes de datation absolue (C₁₄, thermoluminescence, etc.), nous continuons à croire que tant que les techniques actuelles ne se seront pas perfectionnées et que la corrélation entre les dates obtenues ne sera pas plus cohérente et moins labile, il est plus prudent d'y avoir recours comme à un système chronologique à part. Ces dates, dûment comparées et raccordées entre elles par époques, zones et cultures, devront être sans cesse comparées et confrontées avec les datations obtenues par les méthodes « traditionnelles », par rapport auxquelles on enregistre toujours des écarts, le plus souvent constants, même lorsque l'on opère sur des datations « recalibrées ». Le problème des écarts — d'environ 1000 ans — entre les dates obtenues par les méthodes traditionnelles et celles fournies, par exemple, par le C₁₄ constitue d'ailleurs le point central du désaccord entre les adeptes des méthodes classiques et ceux de la chronologie brève.

Un ample espace est consacré aux problèmes liés à la genèse et au développement de la culture de Cucuteni. Après avoir passé en revue le stade actuel des connaissances à ce sujet, l'auteur souligne la contribution essentielle du savant roumain Vladimir Dumitrescu à l'établissement des quatre étapes (A1—A4) de la première phase, à la détermination de ses composantes ethno-culturelles (Précucuteni III, sur lesquelles se sont greffées une série d'influences étrangères venues des aires de diffusion des cultures de Gumelnița et de Petrești) et à la détermination de la zone dans laquelle a eu lieu le processus de genèse de la culture de Cucuteni (sud-ouest de la Moldavie, sud et sud-est de la Transylvanie et nord-est de la Munténie).

Dans cet ordre d'idées, S.M.B. fait certaines mises au point, proposant par exemple, à titre d'hypothèse, l'élimination de la zone sud-est de la Transylvanie du territoire de formation de la culture de Cucuteni, en considération du principe que « une culture nouvelle ne peut se former que dans une zone d'épanouissement maximum de la culture qui l'a précédée, en l'espèce la culture Précucuteni III. Or, il ne semble pas qu'un véritable habitat Précucuteni III ait existé sur le territoire de la Transylvanie du sud-est » — affirme fort justement l'auteur.

Soulignant le caractère hypothétique de l'étape A1 en tant qu'étape indépendante, l'auteur rejette par la même occasion l'hypothèse formulée par A. Nițu, selon laquelle les premières étapes de la culture de Cucuteni seraient équivalentes à l'aspect Stoicani-Aldeni (subdivisé par A. Nițu en trois étapes), ce qui amènerait à exclure des zones de formation du complexe Ariușd-Cucuteni non seulement le sud de la Transylvanie, mais aussi le centre-ouest de la Moldavie, de sorte que son aire de genèse se bornerait à une bande de territoire limitée au nord de la Munténie et au sud de la

Moldavie, c'est-à-dire à un territoire dont serait absente, ici aussi, la composante principale, la phase Précucuteni III. En opposition à la solution proposée par A. Nițu, l'auteur admet — également à titre d'hypothèse — « un habitat A1 dans le centre-ouest de la Moldavie (qui aura pu s'étendre jusqu'au centre-sud) ». Ce serait là le résultat d'une synthèse Précucuteni III — Gumelnița, l'auteur avançant (« avec prudence ») « l'idée de l'extension de cet habitat jusque dans le sud-est de la Transylvanie où, à la suite d'un contact plus direct avec la culture de Petrești, sera née (celle fois-ci sur un espace plus vaste, comprenant tout le territoire indiqué par V. Dumitrescu comme zone de formation de la culture de Cucuteni) l'étape A 2, caractérisée à la fois par la trichromie et l'excellente qualité de la céramique ». L'hypothèse est par conséquent fondée, d'une part, sur l'absence du sud-est de la Transylvanie autant de la phase Précucuteni III, considérée comme la composante principale de la culture de Cucuteni, que d'une étape Cucuteni A 1 indépendante et, d'autre part, sur le fait qu'une telle étape (A 1) se dessine dans les établissements de Frumușica, Petriceni et Tirpești.

Mentionnons, à ce propos, que le site cucutenien de Tirpești se situe, selon S.M.B., dans les deux premières étapes cucuteniennes, A1 et A2. L'hypothèse est, il faut le reconnaître, non seulement séduisante et logique, mais aussi historiquement possible — à condition toutefois qu'elle soit confirmée par des découvertes et des preuves indubitables. C'est pourquoi nous apprécions — et partageons — les doutes de l'auteur, d'autant plus que les découvertes faites dans l'aire de la culture de Petrești ne nous ont pas fourni jusqu'à ce jour des preuves d'un contact direct entre les premières étapes Cucuteni (A1—A2) et celles, présumées contemporaines, de la culture de Petrești : ce qui ne veut pas dire que de tels contacts n'aient pas existé, dans quelque zone ou sous quelque forme encore inconnue de nous au juste. La facture supérieure de la céramique trichrome et la trichromie par elle-même, attestées — comme le souligne à juste titre l'auteur — dès l'étape A2 de la culture de Cucuteni, représentent une réalité dont on ne saurait ne pas tenir compte. La persistance de ces points non élucidés encore est sans doute due, en bonne mesure, au faible volume des investigations et des fouilles effectuées dans la partie sud-est de la Plate-forme transylvaine. Si cette tache blanche (ou presque) était éliminée, par des fouilles méthodiques, de la carte des recherches néo-énéolithiques, on y gagnerait peut-être — outre une recrudescence des recherches et des interprétations concernant les matériaux de la zone Ariușd du complexe qui nous occupe — certaines indications susceptibles de nous rapprocher de la solution de ce problème encore si controversé. Mais, comme le reconnaît la première S.M.B. elle-même, le stade actuel des recherches et des connaissances nous oblige de nous maintenir encore dans le domaine des hypothèses.

Non moins remarquable est l'analyse des découvertes de la période de transition de l'énéolithique à l'âge du bronze (chap. VI). Comparant les découvertes de Tirpești à celles de Foltești, où le sondage de 1971 a établi l'existence d'une seule couche, unitaire, de culture, et à celles de Bogdănești, où Marilena Florescu a établi la présence d'un horizon qu'elle a assigné au bronze ancien (« culture de Foltești II ») et dont l'évolution semble avoir pris fin à la suite de la pénétration en Moldavie des représentants de la culture de Monteoru, S.M.B. souligne combien il est difficile, à l'heure actuelle, d'opérer avec la notion de Foltești. C'est pourquoi elle estime qu'il faudrait essayer d'avoir recours à un autre schéma chronologique, ou même de donner d'autres appellations aux étapes (ou aux cultures) caractéristiques pour la période de transition, voire pour les commencements de l'âge du bronze en Moldavie. Jusqu'à l'élucidation de ces problèmes, l'auteur se borne à situer les découvertes de Tirpești dans une étape chronologique et culturelle immédiatement antérieure au complexe Glina III — Schneckenberg A, à la formation duquel elle aura fourni une certaine contribution.

En ce qui concerne les découvertes de l'âge du bronze et du Hallstatt, l'auteur assigne celles du type Noua à l'étape Noua I (d'après la périodisation de A. Florescu). Après quoi

Il se produit à Tirpești, sous le double rapport chronologique et culturel, un hiatus correspondant à la phase Noua II, suivi de l'apparition sporadique des plus anciens matériaux hallstattiens de Moldavie, marquant les débuts du phénomène hallstattien dans cette région.

Nous devons signaler également, pour sa pertinence et sa concision, l'étude consacrée par Mircea Babeș à l'habitat bastarne de Tirpești, ainsi que le chapitre IX, où S.M.B. traite le problème de l'habitat daco-carpe, mettant en évidence, sur la base de documents archéologiques certains, les rapports des Carpes de Moldavie tant avec le monde gréco-romain qu'avec les populations du nord.

L'étude des découvertes archéologiques de Tirpești s'achève (chap. X) par l'analyse des habitats des VI^e et VII^e siècles de n.è., attribués par l'auteur à un groupe restreint d'autochtones ayant — comme il est naturel — subi l'in-

fluence des populations voisines avec lesquelles il est venu en contact.

Les problèmes abordés par l'auteur, les solutions toujours judicieuses qu'elle propose et les hypothèses qu'elle avance sont — comme nous le disions au début de ces succinctes considérations — beaucoup trop nombreux, trop importants et trop complexes pour pouvoir être passés en revue en détail, voire pour être simplement énumérés dans le cadre d'un simple compte rendu. C'est pourquoi nous nous réservons le plaisir de revenir plus en détail sur certains d'entre eux dans un autre contexte.

Nous ne saurions clore cet exposé sans souligner, une fois de plus, l'importance et la signification toutes particulières de la présente monographie pour une connaissance plus approfondie du néo-énéolithique roumain et de son contexte européen.

Iuliu Paul

PÁL PATAY, *Das kupferzeitliche Gräberfeld von Tiszavalk-Kenderföld*, Fontes Archaeologici Hungariae, Akadémiai Kiadó, Budapest 1978, 60 Seiten, 55 Abb. und XVII Taf.

Zweifelloos ist Pál Patay der Forscher mit dem langwierigsten, gründlichsten und ergiebigsten Interesse an der Bodrogeresztúr-Kultur, welche „am besten bekannt im Karpatenbecken“ wurde (Bericht RGK 55, 1974, I. Teil, 1975, S. 4) auch dank seiner bedeutenden Beiträge von denen wir folgende erwähnen: 1945 (Arch. Ért. 3. Ser. 5–6, 1944–1945, S. 1–22); 1961 (Régészeti Füzetek 2. Ser. 10), 1974 (Bericht RGK 55, I. Teil, 1–71) und 1976 (A Debreceni Déli Múzeum Évkönyve (1975), 1976, S. 173–254).

Die von uns besprochene Arbeit ist die Monographie eines für die Bodrogeresztúr-Kultur kennzeichnendes Gräberfeldes und wurde in ausgezeichneten graphischen Bedingungen im Verlag der Ungarischen Akademie veröffentlicht.

Das Gräberfeld von Tiszavalk-Kenderföld wurde zufällig entdeckt und teilweise durch moderne Arbeiten vernichtet. Die Rettungsausgrabungen brachten 57 Einzelgräber ans Licht aus einer Zahl die über 100 geschätzt wurde. Auf 25 Seiten bespricht der Autor ausführlich jedes Grab, in den meisten Fällen von Zeichnungen und manchmal von Photos begleitet. Die Gräber enthalten Skeletten in Hockerstellung auf der rechten Seite (bei Männergräbern) oder auf der linken Seite (bei Frauengräbern). Mit Ausnahme des Grabes 36 (vernichtet) haben alle Gräber eine mehr oder minder reiche Grabbeigabe, mit verschiedenen Verbindungen und Anordnungen in den Gräbern. Die Darlegung der Gräber bleibt, zweifelloos, der objektivste Teil, Dokumentation — und Referenzquelle.

Dieser Teil ist von einem allgemeinen Plan begleitet, so daß die künftige Forschung über alle Elemente verfügt um die Tatsachen von allen Standpunkte zu erwägen.

Folgende Kapitel sind darstellend, doch — da der Verfasser sich nicht zu viel von den unvermittelten Bemerkungen entfernt, wird auch diesen der Wert objektiver Dokumentation verlieht. Ein erstes Kapitel aus dieser Kategorie bezieht sich auf „die Bestattungsriten“ (S. 35–37). Die strengen Regeln nach denen die Träger der Bodrogeresztúr-Kultur bestattet werden sind hervorgehoben, Regeln von denen auch die Bestatteten in Tiszavalk-Kenderföld nicht abweichen, sogar wenn, im letzten Fall, auch einige Eigentümlichkeiten bemerkt werden. Die rechteckigen Gruben der Gräber hatten sehr verschiedene Ausmassen und Tiefen, wobei die größten und tiefsten auch die reichsten Grabbeigaben hatten. Die allgemeine Ostwest Richtung hat in Tiszavalk eine größere Südost-Nordwest Abweichung als an anderen Orten. In Tiszavalk waren 16 Gräber nach Westost gerichtet, eine Sachlage die auch in anderen Gräberfeldern angetroffen wurde. Die Gräber waren in Reihen angeordnet. Die Grabbeigabe war je nach dem Geschlecht verschieden: bei den Männern, Waffen und Geräte aus Kupfer (Axt, Ahle, Nadeln) oder aus Stein (Axt, Feuerstein-

messer, Bohrer, Schaber, Pfeilspitze); bei den Frauen, Goldschmuck, Perlen, Handmühlen, Gefäße mit Deckeln, Blumentöpfe; im allgemeinen war die Zahl der Gefäße viel größer bei den Frauen als bei den Männern. Der Autor bietet uns Einzelheiten auch über die Lage der Gefäße in den Gräbern, besonders der Milchtöpfe — die zahlreichsten; ebenfalls erwähnt er die beraubten Gräber oder die Verstümmelungsfälle (Invalidität?).

Ausführlich werden auch die Grabbeigaben besprochen (Typologie und Bestimmung). Zwischen der Geräten, ein Sonderstück ist eine Kupferstreitaxt aus dem Grab 29 in welchem, dem Autor nach, das Oberhaupt der Gemeinschaft bestattet war. Die Axt, von einem besonderen Typ (mit halbkugelförmigen Nacken) ist als ein Machtsymbol betrachtet. Ebenso ausführlich sind zwei Steinäxte, eine Ahle aus Knochen und mehrere Kupfernadeln mit rundem Abschnitt erwähnt. In Zusammenhang mit diesen letzten bemerkt der Verfasser deren Vorhandensein in großer Anzahl im Gräberfeld von Decea Muresului (Dorf in der Gemeinde Mirăslău, Bezirk Alba, Rumänien) „das mit der Bodrogeresztúr-Kultur ungefähr gleichzeitig ist“ (S. 41). Das Gräberfeld von Decea Muresului kann aber am spätestens bis in der Entstehungsperiode der Bodrogeresztúr-Kultur datiert werden (siehe Dacia, N.S., 15, 1971, S. 113–114) — eine Periode die sich in Funden die denjenigen von Rezi (siehe SCIV 1964, 1, S. 121–126), Deva-Giangăi (SCIV, 1950, 2, S. 220–224) und Magyarhomorog (Déli Múzeum Évkönyve, (1975), 1976, S. 173 ff) ähnlich sind widerspiegelt.

Sehr aufmerksam sind auch die Bemerkungen die sich auf die Gegenstandsverbindungen und deren Lage in den Gräbern beziehen. Derart sind größere Feuersteinmesser in der Nähe des Schädels angeordnet, währenddessen kleinere Klingen in einer anderen Stelle des Grabes; Kratzer und Schaber, Pfeilspitzen und Eberhauer-Amulet werden nur in Männergräbern angetroffen; ein Kupferarmband wurde in dem reichsten Grab (29) des Gräberfeldes entdeckt; ein goldener Ringanhänger und Armbänder aus Marmorperlen kamen in Frauengräbern zum Vorschein. Wie auch in der Tiszapolgár-Kultur wurden Schweinunterkiefer in Männergräbern, vor dem Schädel gefunden. Tierknochen, zahlreicher in Männer- als in Frauengräber, als Überreste von Fleischspeisen stammen am häufigsten von Schafen und seltener von Ziegen und Schweine. Auch Rindknochen wurden angetroffen.

Auf Grund des Vorhandenseins der Elemente „der Hunyadi halom Gruppe“ folgert Pál Patay „daß das Gräberfeld von Tiszavalk zur jüngsten Periode der Bodrogeresztúr-Kultur gehört“ (S. 54). 100 m vom Gräberfeld entfernt befindet sich auch eine Siedlung „der Hunyadi halom Gruppe“, welche „frei von jedem Einfluß der Bodrogeresztúr-Kul-